

## XIX

Brindisi, le 19 novembre.

Je me suis arrêté à mi-chemin entre Bari et Lecce pour visiter l'antique Brindisi, cette Brentesion des Grecs où mourut Virgile, cette Brundisium des chroniques du moyen âge où Frédéric II épousa la belle Yolande de Jérusalem. C'est, aujourd'hui, une ville aux rues tortueuses, aux maisons mal bâties, qui ne vit que de son port et pour son port. Les voyageurs prennent à peine le temps d'y passer entre les trains qui viennent du nord et les bateaux. Aussi cette station ne possède-t-elle même pas une gare comparable à celle d'Auxerre ou de Fontainebleau, quoiqu'elle marque la grande étape de l'Occident vers l'Orient. Quant au buffet, c'est, comme on dit ici, une *betola* de cinquième ordre, où il est quasi impossible de déjeuner. Heureux quand on trouve des voi-

tures pour aller de cette gare à la mer, jusqu'à ce quai où l'on s'embarque pour la Grèce, l'Égypte, les Indes... Là, en revanche, c'est un enchantement de voir la vaste rade développer sa nappe deux fois protégée par la forme du terrain d'abord, qui a valu à Brindisi son nom primitif de *Tête de Cerf*, par la puissante digue ensuite, avec les blocs de rochers énormes dressés contre l'envasement du port et contre la malaria, sa fatale conséquence. L'eau verte clapote sous les coques rouges et noires des paquebots; les mouettes volent, rasant cette eau. Quelques heures sur cette mer, et c'est Corfou. Voici trois ans que, par une nuit d'hiver palpitante d'étoiles, je m'embarquai sur ce même quai afin de gagner cette île qui m'était restée comme une vision ineffaçable de ma première jeunesse. Pour un rien, je sens que je remonterais avec délices sur un des vapeurs qui seront là-bas demain en vue de cette merveilleuse montagne de San Salvatore, que les Grecs appellent la Pantocrator. Elle a la forme d'un colossal autel dressé vers le ciel, et l'on croit voir, au soleil couchant, flotter au-dessus, dans le ciel, les voiles d'or, d'azur et de pourpre de l'olympie antique. Le hasard veut que j'aie emporté avec moi le Guide de

l'Italie méridionale que j'avais alors. Sur la feuille de garde, je retrouve des vers inachevés que je m'amuse à recopier ici, par souvenir du réveil qu'ils me représentent sur le pont du bateau, moins de quatre jours après avoir quitté un Paris brumeux, boueux et glacé.

... Avec ses frais vallons verdoyants d'oliviers  
Et l'onduleuse mer bleuissante à leurs pieds,  
Je vois se dessiner Corfou, l'île bénie.  
La ligne des grands monts neigeux de l'Albanie,  
Vers la gauche, blanchit sur l'azur du ciel clair,  
Et sous le ciel paisible, et sur la douce mer,  
Le bateau va, tendant d'immobiles cordages  
Où les blancs goélands mêlent leurs vols sauvages  
Par ce jour de décembre une brise d'été  
Souffle languissamment sur le golfe enchanté,  
Et cette brise tiède et toute parfumée  
Semble une voix qui dit : « Sans une bien-aimée,  
Réponds, que viens-tu faire ici, jeune étranger?... »  
— « O Nature, je viens t'adorer et songer,  
Évoquer les lointains, les sublimes fantômes,  
Qui depuis six mille ans charment le cœur des hommes,  
Ulysse vagabond et la fille du roi.  
Je viens pour raviver le sentiment en moi  
De la beauté païenne éparse sur tes grèves,  
Et dont tant de rêveurs ont ennobli leurs rêves  
Depuis le pur Virgile au cœur mystérieux,  
Jusqu'à Byron, qui vint mourir sous ces beaux cieux... »

Ils devaient, ces pauvres vers, servir de prologue à tout un livre de mes *Nostalgiques*

intitulé : *Helène*. Je l'ai rêvé, ce livre, sur ce pont de bateau, et il est demeuré un rêve comme tant d'autres poèmes caressés en idée et jamais réalisés. Mais quoi? Un voyage en Italie et en Grèce, ne dût-il donner que cette illusion pour quelques heures d'un renouvellement de la source intérieure si vite tarie par la vie, ne vaudrait-il pas la peine de l'entreprendre, et encore pour certaines suggestions grandioses comme je viens d'en éprouver une dans cette nouvelle et rapide visite à Brindisi? Après ce coup d'œil jeté sur le port et troublé par ce souvenir d'une ancienne absence, je me suis laissé conduire à la petite place, pas très éloignée du quai, où se dresse une colonne grecque non cannelée, que couronne un chapiteau historié de figurines. « C'était ici, » me dit l'ami qui m'accompagne, « la fin de la voie Appienne... » Cette simple phrase suffit pour me faire tressaillir de ce frisson que connaissent bien tous ceux qui ont gardé ce que j'appelle, faute d'un meilleur mot, la *sensation de l'histoire*. L'idée que la reine des routes, commencée parmi les glorieux tombeaux, arrivait de Rome droit à cette place pour pousser ses branches par delà les mers sur les sables d'Asie et d'Afrique, me rend présent dans un

éclair cet *imperium romanum*, dont la splendeur disparue a fasciné tout le moyen âge. La mainmise de ce peuple sur le monde se fait pour ainsi dire palpable, rien qu'à regarder ce débris de cette voie dominatrice qui allait, comme une grande rue de guerre, d'un bout à l'autre de la péninsule d'abord, puis du monde. On comprend l'orgueil dont un citoyen de la Ville Éternelle se sentait saisi, lorsque s'embarquant pour quelque province du Levant, il arrivait du Capitole, après avoir suivi jusqu'ici ce chemin que les légions avaient parcouru, elles, au départ et au retour de tant de campagnes. Cette magnificence du passé donne encore maintenant un caractère inoubliable au misérable carrefour où se dresse cette colonne isolée. Ce n'est pourtant qu'un terrain vague où l'herbe pousse. Sur le socle, les habitants du voisinage ont étendu des écorces de grenade qu'ils sèchent ainsi afin de les utiliser contre la fièvre. A côté, un autre socle marque l'emplacement où se voyait un second fût de marbre semblable au premier et qui terminait, semblait-il, cette voie militaire par une espèce de Porte de triomphe à jour. Les gens de cette ville ont vendu cette colonne à ceux de Lecce, et ces derniers en ont fait un piédestal à une

statue de saint Oronte, avec une inscription insultante pour l'Hercule, ancien protecteur de Brundisium. Sur l'unique colonne qui demeure encore debout, et sur toutes les murailles de la petite place à l'entour, s'étalent des affiches multicolores. Nous sommes, en effet, à la veille des élections qui doivent consolider ou abattre le tout puissant don Ciccio, comme les Siciliens appellent familièrement M. Crispi. L'hôte aimable qui me fait les honneurs de la ville est lui-même un des candidats, et son nom se trouve au bas d'une de ces professions de foi qui pavoisent la vieille cité. Tout à l'heure, en visitant sa maison, un grand palais d'une physionomie si ancienne, si faite de passé, j'ai pu voir sur sa table de travail le Journal d'Amiel, des volumes de mon maître M. Taine, des numéros de la *Revue philosophique*, toutes les traces enfin d'une haute culture cosmopolite. Je me demande, en marchant avec lui le long des rues, et le voyant prodiguer les coups de chapeau et les poignées de main, à quoi lui sert cette culture dans une épreuve où il s'agit pour lui de conquérir les bulletins de tous les illettrés du port. C'est toujours à une absurdité de cet ordre que se ramène cet étrange droit de suffrage dont le monde

moderne est si fier, et qui ramènera la civilisation à la barbarie. Stendhal disait : « J'aime mieux faire ma cour à M. Guizot qu'à mon portier! » flétrissant d'une manière, piquante à son ordinaire, le paradoxe qui, mettant l'origine du pouvoir en bas, asservit nécessairement l'intelligence au nombre, par suite à la grossièreté. Quoique mon compagnon et moi nous ne parlions qu'à peine de ses chances, les quelques mots qu'il échange avec celui-ci ou celui-là me montrent qu'en Italie comme chez nous il y a, dans toute candidature, un mécanisme de manipulation qui, tôt ou tard, devient une entreprise comme une autre. C'est ce que m'exprimait naïvement un notable auvergnat avec qui je discutais le programme d'un député de notre province et les probabilités de la prochaine législature. « Entendons-nous, monsieur, » me dit le digne homme, « parlons-nous politique ou parlons-nous élections? » Si déraisonnable et impur que soit cette origine du pouvoir, c'est la seule, répondent à cela les sages, et ne pouvant pas la changer, améliorons-la. Comme il faut pourtant que les affaires de l'Etat soient faites, on se prend ainsi à estimer ceux qui, sans ambition mesquine, ayant le loisir comme mon guide, la

facilité du cosmopolitisme devant eux, des goûts de dilettante, s'astreignent à cette ingrate besogne de l'action publique. Encore quelques années et quelques progrès dans le charlatanisme des concurrents, trouvera-t-on des gens de valeur pour ces sacrifices-là? Les démocrates seront heureux alors. Ils auront, selon toute probabilité, tué la France et l'Italie, et ils seront en train de tuer l'Angleterre. Oh! le hideux monde qu'ils nous préparent, qu'ils nous ont fabriqué déjà! Hélas! Des réflexions chagrines et de cet ordre n'ont jamais une grande opportunité. Un homme d'État, mais qui avait de l'esprit, — cela se rencontrait souvent autrefois, — a formulé un jour cette sage maxime, vraie de bien des choses de ce monde, et surtout de la politique : « Quand les événements ne vont pas comme on le désire, le mieux est d'attendre et de n'y plus songer... » Si j'avais eu, tandis que je suivais les ruelles de Brindisi, déjà pareilles à celles de Corfou, le magique rameau qui évoque les morts, et si j'avais pu ranimer le vieux poète qui a illustré cette ville par son gai voyage, j' imagine que ce moqueur d'Horace ne m'aurait pas donné d'autre conseil. Ou peut-être, en profond épicurien, m'eût-il conseillé de penser,

au contraire, à la stérile fièvre de la démocratie italienne ou française pour me réjouir d'être en dehors du combat. Ni l'une ni l'autre de ces deux théories n'est bien noble. On se trouve excusable de les pratiquer lorsqu'on se sent dépourvu de toute ambition et que l'on a entrepris un pèlerinage de simple lettré dans un pays de poésie. Le fait est que j'ai, pour ma part, oublié bien vite qu'il existe un parlement romain ou parisien, en visitant, après la colonne de la voie Appienne, les quelques autres curiosités de la ville, d'abord une église abandonnée qui fut aux chevaliers de Malte, puis le château, massive construction commencée par Frédéric II et terminée par Charles-Quint. Il a été préparé pour des splendeurs de cour, et il sert aujourd'hui de baignoire. Attachez donc après cela une extrême importance aux projets des puissants du jour et de l'heure.

De ces deux visites j'ai rapporté deux impressions très contradictoires, l'une charmante et l'autre horrible. La première fut de déchiffrer sur une pierre à demi brisée une épitaphe en vers latins recueillie sans doute dans des livres spéciaux. A tout hasard je la traduis ici, parce qu'elle m'a paru digne de l'Anthologie.

Dans cette ville de marins, elle a plus de vérité touchante : « Passant, arrête-toi ici, le veux-tu? — J'ai parcouru bien des fois la mer sur des flottes dont les voiles volaient au vent; — j'ai abordé à des terres inconnues, et voici la borne — que, dès le jour de ma naissance, les Parques avaient fixée pour moi. — Ici je ne crains ni les vents, ni les orages, ni la mer cruelle, — ni les pirates, ni une dépense plus forte que mon gain. — A toi, qui m'as affranchi du souci, — je dis : Salut, Déesse bienfaisante... » — L'autre impression, la terrible, est d'avoir entendu, d'entendre encore le bruit des chaînes portées par les forçats qui remplissaient de leur cliquetis le château au bord de la mer. J'ai vu bien des prisons et bien des asiles de misères, poussé par une passionnée et presque coupable curiosité de la vie humaine. Rien ne m'a percé le cœur comme de parcourir les cours et les salles de cette forteresse, avec ce bruit toujours et toujours comme accompagnement. Les sept cents forçats vont et viennent, vaquant à leurs travaux. Ils sont vêtus de blouses brunes et coiffés, suivant le degré de leur peine, d'un bonnet rouge ou vert. Ils traînent tous la jambe, chargés du poids de cette barbare chaîne qui part de leur ceinture pour finir à un anneau

rivé autour du cou-de-pied. Chacun d'eux, en marchant ainsi de ce pas lourd, ne fait pas beaucoup de bruit, mais tous ces petits heurts du fer contre le fer, en ajoutant leurs tintements les uns aux autres, s'amassent en une espèce de grande rumeur métallique, et la forteresse en vibre tout entière. Cela est indistinct, mystérieux, sinistre, aussi sinistre pour moi que jadis le claquement des fusillades que j'entendais sur Paris du fond de mon collège au mois de mai 1871. — Ah! jamais je ne l'oublierai!... — Seulement, cette fusillade-là n'a pas duré, au lieu que, pendant tous les jours de l'année et toutes les heures de ces jours, l'écho du château écoute ce tragique concert d'expiation monter vers l'immobile ciel, à chaque pas, à chaque geste des malheureux. Ce qui se lit sur leur visage, ce n'est pas la détresse angoissée et furieuse, c'est l'hébétéude devant l'irréremédiable sort. Ces faces d'esclaves que n'éclaire plus aucune espérance, ne laissent pas transparaître la secrète et farouche révolte. Mais leur destin, même résignés, n'en est pas moins là qui ne changera plus. La vision de ces existences pour toujours prises dans des préaux de bagne, est plus mélancolique dans ce paysage de départ. Par

toutes les fenêtres on aperçoit des flots bleus, à peine remués, que rasent les libres mouettes et qui emportent et rapportent chaque jour tant de libres voyageurs!... Il faut se souvenir, pour supporter ce spectacle d'humanité vaincue, qu'il y a du sang sur ces mains, qui tirent leur bonnet pour saluer l'étranger, des drames de scélératesse derrière ces regards qui le suivent avec un reste de morne curiosité. Je vois un de ces hommes, un vieillard, caresser avec amour un chaton couché auprès d'une chatte sur le bord d'une terrasse. Ses prunelles noires et sa bouche grise, par moments, sourient avec bonhomie. Visiblement, ces bêtes sont habituées à ce galérien, car la chatte vient d'elle-même frotter sa tête à cette main cordée de veines. Ce patriarche a trois meurtres sur la conscience... On se répète cela. On se démontre par soi-même que le travail est relativement doux dans les vastes ateliers bien aérés. On sait qu'une très intelligente direction applique alternativement tous ces condamnés à la culture des terres, et que cette ville, autrefois infestée de fièvres, est redevenue ainsi habitable. On se rend compte que l'ordre social tout entier repose sur le postulat de la responsabilité, par suite sur le châtement. Pourquoi cependant

éprouve-t-on, en dehors de la pitié presque physique, cette profonde, cette irrésistible impression d'iniquité devant ce châtement sans rachat possible? Pourquoi, discernant, dans les physionomies bestiales que montrent la plupart de ces misérables, les traces des férocités héréditaires, se demande-t-on si la société n'est pas responsable au moins pour moitié dans les conséquences de ces instincts? Jusqu'à quel point a-t-elle fait son œuvre d'éducatrice? Pour combien entrent dans le crime d'un pauvre les mauvais exemples venus de plus haut? Aux yeux du juge qui nous attend tous au sortir de cette vie ténébreuse, sont-ce là les plus grands coupables? La voix douloureuse et monotone des chaînes, cette voix où il entre un peu de l'implacabilité des choses et du gémissement à la fois, semble poser ces questions au visiteur, et elle le poursuit longtemps, pour lui rappeler des problèmes que les révolutionnaires déclamatoires ont déshonorés comme ils déshonorent le triste problème de l'inégalité des destinées. Mais les démagogues ont beau transformer ces douloureuses questions justement en vulgaires outils électoraux, ces problèmes existent d'une autre existence que celle d'une phrase trompeuse sur une

affiche, d'un article « truqué » dans un journal ou d'un discours menteur à une tribune. Il est salutaire de les regarder bien en face, dùt-on ensuite n'avoir plus le cœur de jouir du ciel bleu sur la mer bleue, des voiles blanches mêlées au vol des blanches mouettes, du vaste paysage d'oliviers autour de la ville mangée de soleil, et dùt-on voir une ombre peser sur ce joli horizon des petites montagnes, hautes comme nos Alpilles de Provence, qui là-bas, sous le nom de *Murgie*, vont vers Tarente.

Lecco, le 20 novembre.

Si la botte légendaire que forme l'Italie portait un éperon, la chère ville d'où j'écris ces lignes occuperait juste la place de la molette. Je l'appelle chère quoique je ne la connaisse que d'aujourd'hui, mais c'est un si coquet, un si précieux bijou de ville et j'ai reçu pour elle ce coup de foudre de sympathie que l'on a pour les choses comme pour les personnes. Ce fut une arrivée d'autant plus délicieuse qu'aucune description du Guide n'en avait diminué l'effet pour moi en le préparant. Avant d'être venu ici, je n'attachais aux termes de *baroque* et de *rococo* qu'un sens de déplaisance et de prétention. Lecco m'aura révélé qu'ils peuvent aussi être synonymes de fantaisie légère, d'élégance folle et de grâce heureuse. Cette ville n'est, pour ainsi dire, tout entière

qu'une sculpture et qu'une mignardise. Les enjolivements maniérés se tortillent aux balcons des maisons, un peuple de statuettes contournées gravite au-dessus des portes, des colonnettes se profilent après des colonnettes, et les frontons après des frontons. Les églises déploient des façades fantastiquement parées de festons, d'astragales, de figurines, de cariatides. Des statues les couronnent, des statues les flanquent. Des corps se replient, des bras s'arrondissent, des draperies se cassent, des ailes ouvrent leurs ailes. A Santa Croce, par exemple, cette imagination compliquée confine au délire. C'est vraiment une orgie de ce que l'on appellerait partout ailleurs le mauvais goût. Ce mauvais goût ici est trop intense, il révèle une fureur de caprice trop géniale pour que le mot garde son application, d'autant plus que sur ce vêtement de blancheur ciselée ruisselle une lumière presque orientale, et, quand la fantaisie reste si vivante, si peu touchée de décadence, quand la propreté des rues dallées, la fraîcheur de l'ombre et la douceur du soleil s'accordent si heureusement à ce paradoxe d'architecture, la sensation du mauvais goût ne peut même pas naître. L'œil est charmé jusqu'à en être ébloui, l'esprit amusé

jusqu'au ravissement par ce marivaudage de pierre qui pose comme une guipure, comme une broderie, sur toute la petite ville. Cette capitale de la terre d'Otrante, c'est une cité de la fin du dix-septième siècle napolitain, restée intacte avec toutes sortes de morceaux dus aux architectes de Charles-Quint d'abord, puis aux derniers élèves de la Renaissance. Elle fait le pendant de Sienne et condense dans sa joliesse opulente toute une civilisation de gaieté galante et sensuelle, comme l'autre enferme dans ses palais rouges toute la civilisation âpre et noblement héroïque du moyen âge toscan. On rêve ici de musique légère, de mascarades, de fêtes voluptueuses et faciles, d'une Espagne italianisée et heureuse. Il passe dans l'air un peu du vent qui gonfle les voiles des barques dans les embarquements pour Cythère, nostalgie du Flamand Watteau. La Flandre, n'est-ce pas de l'Espagne encore? C'est presque invraisemblable, et c'est exquis. Ce baroque, en effet, n'est pas seulement une merveille de fougue et d'imagination. Un je ne sais quoi de délicat s'y mêle qui trahit le vieux fond hellène. Dans cette province peuplée de villages où l'on parle encore grec, il semble qu'un rien de l'âme antique ait laissé partout sa trace. Les airs que

chantent les enfants prennent déjà ce traînement de mélodie grave, très distinct de la cantilène si vite commune de Naples. Les habitants ont une sobriété de gestes qui contraste avec le voisinage du Midi bruyant. Il y a, dans le détail des choses de la rue, des gentillesses où l'on se plaît à retrouver la preuve d'une race affinée, — comme ce petit pont de bois monté sur des roues que l'on dresse d'un trottoir à l'autre par les jours de pluie pour que vous puissiez passer sans vous salir; — et, lorsque c'est comme maintenant, marché public, la forme des lampes de terre avec leur bec allongé, celle des vases, j'allais dire des amphores, ménagées pour l'huile et le vin, avec leurs deux oreilles, suffit à vous rappeler que ces paysans venus des plaines avoisinantes sont les héritiers modernes des colons crétois débarqués avec Idoménée et les arrière-neveux des anciens sujets de Daunus, le beau-père de Diomède.

Me voici donc en pleine Grande-Grèce, et j'ai pu voir déjà sur une porte se dresser les statues de ce Daunus et de cet Idoménée. Les noms mêmes des rues gardent ici la trace de ces souvenirs lointains et d'autres presque aussi

lointains, mais plus authentiques. C'est Daunus de nouveau et c'est Idoménée, héros fabuleux de la légende; c'est Ennius, le poète, qui naquit à Rugge, tout près de là; c'est Auguste, qui apprit à Lecce la mort de César; c'est Hadrien et c'est Marc-Aurèle, qui s'occupèrent du port au temps où la ville était plus voisine de la mer. Ils ont servi de parrains à ces rues et à ces places, et leurs noms alternent avec ceux de Godefroy, de Bohémond, du roi Tancrède, de Manfred, de Gauthier de Brienne, de Frédéric II. Des siècles d'histoire tiennent dans ce coin de terre, mais ils n'y tiennent que par l'histoire, en effet, par la tradition orale ou écrite. Vous cherchiez en vain les monuments qui attestent ce glorieux et vaste passé. Nulle part le temps n'a exécuté plus à fond son implacable besogne de métamorphose. On m'avait bien dit que cette Grande-Grèce n'était plus que cette ombre d'un grand nom dont parle le poète ancien. Je savais par les livres que sur toute la côte, d'ici à Reggio, les débris qui attestent la brillante civilisation contemporaine de Pythagore sont réduits à moins de fragments qu'il n'en reste sur un seul des versants de l'Acropole. C'est à Lecce que j'ai pour la première fois apprécié par moi-même cette radicale disparition de ce

qui fut un monde. — Et quel monde! Nous vivons encore un peu de sa pensée. Ces fragments de l'antique Lupiæ se composent de quelques sculptures dans le musée et de quelques vases, dont un, représentant un jeune homme appuyé sur un bâton et regardant une jeune fille, est d'ailleurs de la première beauté. Voilà pour la période grecque. De la romaine, il ne reste absolument rien que la colonne sœur de celle de Brindisi. Encore est-elle, comme je l'ai raconté déjà, christianisée, puisqu'elle sert de piédestal à saint Oronte, le philosophe pythagoricien, baptisé lui-même par l'apôtre saint Paul. De la domination byzantine, point de traces davantage. Il faut descendre jusqu'au onzième siècle et à la période des rois normands pour retrouver une relique, grandiose il est vrai, celle-là. C'est en dehors de la porte de Naples, l'église de San Nicola e Cataldo. Commencée par le roi Tancrède en 1180, elle s'agrandit ensuite d'un cloître et fut possédée par les Olivétains, dont je reconnais les armes. Les trois montagnes avec la croix et les arbres me rappellent mes longs et paisibles séjours au couvent du Monte Oliveto lui-même. Les Pères furent expulsés dès le temps de Napoléon I<sup>er</sup>, et, aujourd'hui, la vieille église est

transformée en une chapelle de cimetière. On y accède par une allée de hauts cyprès dont la couleur noire fait ressortir l'espèce de teinte dorée qu'a revêtue la pierre dont l'église est bâtie, — cette pierre de Lecce si friable, si blanche, quand on l'extrait de terre, puis elle durcit et jaunit, à cet air sec et léger, au point de revêtir une teinte presque pareille au beau marbre roux du Parthénon.

Si j'ai jamais regretté de ne pas avoir reçu ou de ne pas m'être donné cette éducation spéciale qui permet de discerner au premier regard la valeur technique d'un morceau d'architecture, ce fut autrefois en Angleterre, devant des cathédrales comme celle de Canterbury, et c'est ici, devant cette façade normande. Je l'ai cependant *sentie* très belle. Mais ces sensations-là, quand elles ne sont pas appuyées sur une idée lucide, demeurent incomplètes, comme d'entendre de la musique sans savoir l'harmonie ou de lire des vers sans posséder la métrique. J'ai pourtant bien aimé les deux portes, l'une à l'entrée et l'autre sur le côté, avec leur arc d'une simplicité noble et l'élégance intacte de leurs arabesques. Seulement en aurais-je été ainsi frappé,

si l'église ne se dressait pas solitaire et silencieuse au cœur de ce Campo Santo, et surtout sans le souvenir de son fondateur, de ce Tancredi, d'abord comte de Lecce, puis roi de Sicile, dont le nom se lit encore sur une architrave, avec cette inscription en vers léonins. Je la transcris en respectant son orthographe et ses majuscules :

*Hac In Carne Sita Quia Labitur Irrita Vita  
 Consule Dives Ita Ne Sit Pro Carne Sopita.  
 Vite Tancredus Comes Eternum Sibi Fœdus  
 Firmat In His Donis Ditans Hec Templa Colonis.*

Les plus romanesques légendes où se complurent les imaginations des conteurs chers jadis à l'ingénieur hidalgo dans son castel de la Manche, ne dépassent pas en invraisemblance l'histoire réelle des aventuriers normands dont ce roi religieux fut presque le dernier héritier. Je viens d'en relire le résumé dans le livre de Gregorovius, et je demeure étonné que cette aventure n'ait pas tenté le laborieux Flaubert, à l'époque où il s'occupait de chercher, à travers les épopées réelles du passé, de quoi oublier « sa Bovary », comme il disait, et ses bourgeois français « qui lui pouaient au nez à peindre ». — Le mot est encore de lui, dans

ses curieuses lettres à George Sand. — Sur le simple récit de quelques compatriotes qui avaient guerroyé au service du prince de Salerne, voici qu'un beau jour les fils du seigneur Hauteville, pauvre gentilhomme du Cotentin, racolent une bande et prennent la mer pour l'Italie du Sud. On était au tout commencement du onzième siècle. Quelles images ces conquérants se formaient-ils de la contrée où ils allaient débarquer? Comme on voudrait posséder un document qui rapportât les discours tenus pendant la route par cette troupe de demi-pirates, en qui les visions pieuses de l'an Mille se mélangeaient à de sanguinaires appétits de barbares! Ils étaient deux cents à l'origine, et il ne leur fallut pas un demi-siècle pour soumettre la Pouille, la Calabre, la Sicile, et fonder une dynastie de rois, malgré les empereurs et malgré les papes. Dans cette saisissante cathédrale de Monreale, près de Palerme, toute rayonnante de mosaïques, et qu'éclaire la grandiose icône d'un Sauveur qui remplit seule la voûte au-dessus de l'autel, on montre l'image sur un pilier, près de cet autel, d'un de ces rois couronnés directement par le Christ, et sans l'intermédiaire du Souverain Pontife. Quelques-uns d'entre eux, en se mélangeant

aux Sarrasins de Sicile, avaient-ils déjà, comme plus tard Frédéric II, corrompu leur christianisme? On les voit, en effet, combattre également les Grecs et les Maures, imposer les Turcs et attaquer Constantinople. Gisulf, un de leurs chevaliers, osa, lors d'un coup de main tenté sur cette dernière ville, pénétrer jusque dans le palais impérial. Il commençait de piller quand on donna le signal précipité de la retraite. Il dut fuir, et il n'emporta, disent les chroniqueurs, que des *pignatti*, de petits pots trouvés dans les cuisines. Ce singulier trophée lui fit donner le surnom de « Pignatelli », et la famille de ses descendants porte encore cet emblème dans ses armes.

Quoique ces temps d'héroïque brigandage fussent tout voisins, ils étaient déjà bien passés lorsque, vers la fin du douzième siècle, le fondateur de la vieille église devint roi de Sicile comme petit-fils du premier de ces princes normands, du grand Roger. Cette naissance de Tancrede avait été environnée de circonstances mystérieuses, et elle a fourni texte à de nombreux poèmes. Le vieux roi Roger, en effet, avait envoyé son fils à la cour de Robert, comte de Lecce, pour s'y former à la cheva-

lerie. Le jeune homme paraît y avoir surtout admiré la beauté de Sibylla, la fille de son hôte. Il s'en fit aimer et il en eut ce Tancrède. Cette intrigue fut si clandestinement conduite, qu'elle était encore inconnue lorsque le séducteur dut retourner à Palerme. Là, il tombe gravement malade de chagrin, et, se sentant passer, il avoue sa faute au roi Roger. Son éloquence fut telle que le père envoya chercher la maîtresse par une ambassade. Le malade put donc épouser Sibylla et légitimer leur fils à son lit de mort. C'est ainsi que ce dernier, d'abord lui-même comte de Lecce du fait de son grand-père maternel, fut appelé plus tard par les barons au trône de Palerme. Son règne dura peu, « car, » dit naïvement le vieux Richard de San Germano, « ayant vu lui-même son fils Roger, qu'il avait fait couronner pour lui assurer plus tard sa succession, mourir avant l'âge et entrer si tôt dans la voie de toute chair, comme par un renversement des lois de la nature, ce bon roi eut le cœur percé d'une pointe de douleur, et, bientôt après, un affaiblissement l'enleva aussi. » Ce beau souverain de Sicile, ce prince de la terre d'Otrante au nom chimérique, fils d'un amour coupable et pardonné, mourant ainsi de langueur, s'évoque

pour moi devant cette porte de la basilique qu'il a fait construire. Qui sait? Pour le repos de l'âme de son père? Ces arabesques me ressuscitent les yeux couleur de mer avec lesquels il les regarda. Elles me représentent avec une force extrême cette folie normande plus étonnante encore que la conquête de l'Angleterre. Je songe à cette rencontre du génie du Nord et du génie de l'Orient qui fait la poésie des croisades et qui s'est accomplie d'une manière si étrange dans cette famille des Hauteville. La princesse Sibylla m'apparaît, mystérieuse comme son nom et comme sa faute, avec cette grâce de fantôme que secouent autour de nous les voiles des grandes amoureuses d'autrefois. Ah! les tendres vers encore d'Anatole France sur cette impression-là :

*Les mortes, en leur temps jeunes et désirées,  
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs;  
Et la fuite des jours, le retour des soirées,  
Nous font sentir la vie avec d'âcres saveurs...*

Mais qu'est devenu le palais qui abrita les secrètes voluptés des deux jeunes gens? Qu'est devenu le château normand où les comtes de Lecce tenaient leur cour? Où sont les remparts d'alors? Ce porche de basilique, cette inscrip-

tion, une autre du même style sur l'autre porte pour célébrer l'achèvement de l'édifice, une légende composée à souhait pour des poètes, — voilà tout ce qui marque le passage de cette lignée aventureuse dans cette ville. Les Souabes qui succédèrent aux Normands, avec la reine Constance et Henri VI, n'ont pas laissé plus de traces, et l'antique Lécce ne serait sans doute qu'une ruine méconnaissable, si la fantaisie de l'empereur Charles-Quint n'avait commencé de la reconstruire tout entière à nouveau. C'est à cet impérial caprice qu'elle doit de s'offrir au voyageur, si pimpante, si gaie, si jeune, dans sa riante parure. Je me retourne pour la regarder encore du seuil de l'église de Tancredi. Elle montre par-dessus ses murailles et les flèches ouvrées de ses églises un clocher de deux cent vingt-huit pieds de haut, qui sert de signal aux bateaux égarés entre Otrante et Brindes. La mer s'est retirée ici comme sur les grèves de notre Provence, mais pas assez pour qu'on ne la découvre point du haut de ce campanile. Voici moins d'un siècle, un gardien s'y tenait jour et nuit, chargé de surveiller cette périlleuse côte et le passage des pirates barbaresques, dalmates ou grecs, qu'il annonçait à grand son de cloche. Quand cet

appel sinistre s'entendait au loin sur cette vaste campagne plate, si riche d'oliviers et de vignobles, quelle fuite ce devait être vers ces remparts, de tous ces pauvres cultivateurs, qui ne voulaient ni mourir esclaves en Barbarie, ni que leurs filles subissent le sort habituellement réservé aux belles captives dans les contes de Voltaire auxquels la jolie ville pourrait si bien servir de décor, — tant elle a de clarté dans son ciel, de gaieté dans ses rues et d'esprit dans la dentelle d'ornements jetée sur elle, que le temps a jaunie sans en rien faner !